



QUELLE EST  
LA LONGUEUR  
DE LA CÔTE  
GASPÉSIENNE ?

Alexandre  
BOURBAKI





TRAITÉ DE BALISTIQUE

FINALISTE – GRAND PRIX LITTÉRAIRE ARCHAMBAULT

PREMIÈRE SÉLECTION – PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC

« Lire ce *Traité de balistique*, c'est s'ouvrir des portes sur une multitude de possibilités et d'explications au sujet de personnages récurrents et de situations bizarres, le sourire aux lèvres et l'œil parfois humide. C'est drôle, c'est touchant, c'est absurde, c'est plein de trappes et de pièges et c'est une lecture d'un constant ravissement et d'une grande poésie. »

Michel Tremblay

« *Traité de balistique* a transmuté un matériau scientifique en matière poétique. N'est-ce pas là une fabuleuse alchimie ? »

*La Presse*

« Alexandre Bourbaki, ce mathématicien fictif initié à la science par Tintin (?!), pourrait être un descendant des Encyclopédistes ayant goûté aux psychotropes. »

*Ici*

« Un livre singulier, désopilant et extraordinairement imaginatif. »

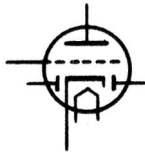
*Le Soleil*

DU MÊME AUTEUR

*Grande Plaine IV*, Alto, 2008

Alexandre Bourbaki

Quelle est la  
longueur de la côte  
gaspésienne ?



Alto

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier  
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement  
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement  
du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada  
pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Alexandre Bourbaki remercie le Conseil des arts et des lettres du  
Québec de son appui financier.

Certains des textes suivants ont fait l'objet d'une lecture publique en  
avril 2006. Pour l'occasion, Alexandre Bourbaki était représenté par  
Nicolas Dickner, Sébastien Trahan et Bernard Wright-Laflamme,  
avec la collaboration des Productions Rhizome.

Illustrations : Martin Giraldiv, Igor Skeniev/KX3 Communication

TEXTE EXTRAIT DU *TRAITÉ DE BALISTIQUE*  
D'ALEXANDRE BOURBAKI.

ISBN : 978-2-89694-099-8

© Éditions Alto, 2013





« Dans notre famille », avait fièrement répété Réjean Toukar durant des années, « on est concierge depuis cinq générations. » Ce disant, il incluait présomptueusement son fils Fatou dans le calcul, ignorant à quel point la vie de ce dernier prendrait une tangente étonnante.

Réjean Toukar était concierge au ministère de l'Éducation depuis vingt-cinq ans. Ses quatre frères travaillaient également dans le nettoyage : Robert dirigeait une entreprise de location de laveuses à tapis révolutionnaires (Bob 2000 inc.), Régis était concierge au Jewish Hospital, Renaud faisait partie de l'équipe chargée de nettoyer, chaque nuit, les tunnels du métro et Richard (le cadet de la famille) avait renoncé à une carrière d'instructeur d'escalade pour faire reluire les vitres des gratte-ciel. Leur père (Roger Toukar, 1917-1975) avait été concierge dans

un grand hôtel du centre-ville tandis que sa femme Réona faisait des ménages à Outremont. Le père de leur père – Romuald Toukar, premier Toukar du nom (1892-1953) – avait astiqué trente-huit ans durant les voitures de la *Montreal Tramways Company*.

De l'arrière-arrière-grand-père de Fatou, Roman Tokarczuk (?-1911), obscur immigré ukrainien débarqué au Canada en 1852, on ne savait pas grand-chose sinon qu'il avait balayé les rues en été, déneigé les toits en hiver et terminé sa vie comme bedeau dans une église orthodoxe. L'imprécision de sa biographie le rendait sympathique à Fatou, qui pouvait ainsi l'imaginer à sa convenance : barbu, fumeur invétéré, amateur de vodka et d'accordéon – et non tel l'absurde patriarche-fondateur d'une dynastie de concierges.

Fatou ne prisait guère le nettoyage, l'ordre et la propreté. Sa chambre était toujours dans un état désastreux : le lit défait, les vêtements sales et propres jetés dans un tas, les notes de cours éparpillées dans tous les sens. Le vieux sac à dos qu'il traînait partout dégurgitait, dès qu'on en desserrait les cordons, un fatras de bouquins et de feuilles de papier chiffonnées, de stylos baveux et de disquettes déglinguées. Les fils de son walkman s'enroulaient en un chapelet de nœuds et de boucles. Les pages de son agenda était gribouillées dans n'importe quel ordre. Le jeudi, par exemple, était occupé par un schéma abstrait représentant des spirales encastrées les unes dans les autres. Faute d'espace, les tâches du jeudi étaient repoussées au vendredi, tandis que les tâches

du vendredi se retrouvaient le lundi matin, la fin de semaine ayant été transformée en origami.

Exaspéré, le père de Fatou l'encourageait à prendre exemple sur ses aïeux, qui avaient voué leur vie à lutter contre le chaos et les turbulences.

— Fabien, disait-il (car Fatou s'appelait en réalité Fabien Toukar), mon petit Fabien, l'homme qui vit dans le désordre est un homme malheureux.

Fatou se moquait d'être heureux ou malheureux : il voulait devenir mathématicien. Rien d'autre ne le passionnait. Il aimait s'escrimer sur une équation à trois inconnues, contempler l'élégance d'une formule, méditer sur la pureté des chiffres. Il appréciait la troublante beauté des courbes et des paraboles, le mystère des théorèmes non résolus. Là où les autres ne voyaient qu'une discipline absconse et abrutissante, il trouvait poésie et beauté.

Son père comprenait mal cet engouement. En fait, il suffisait de prononcer le mot *algorithme* pour qu'il lève les bras au ciel et menace de retirer son fils de l'école.

Réduit à la clandestinité, Fatou bouquinait en cachette des traités de géométrie non euclidienne et de calcul différentiel qu'il cachait sous son matelas.

C'est ainsi qu'à dix-sept ans, par un avant-midi du mois d'août, il s'enfuit de la maison

familiale et du destin de concierge qu'on lui préparait.

Il n'emporta que l'essentiel : sa calculatrice et ses bouquins de mathématiques. Il loua une chambre près du Collège de Rosemont, où il s'était inscrit en sciences pures. Malheureusement, la vie coûtait cher et il devait se débrouiller sans bourse, ni soutien familial. Il chercha un travail à temps partiel et, comble de l'ironie, devint concierge pour une entreprise de nettoyage industriel.

Rattrapé par son arbre généalogique, il balayait, frottait, rangeait, briquait, grattait et rinçait. Dans ses rares temps libres, il tâchait de prendre de l'avance sur ses cours. Il lisait tout sur le calcul différentiel et les intégrales, se passionnait pour la géométrie fractale et l'algèbre imaginaire. Tout en récurant des robinets ou en époussetant le feuillage des plantes artificielles, il récitait à voix basse des formules telles :

$$z_{\{n+1\}} = \{z_n\}^2 + c$$

avec un petit sourire mystérieux, comme autant de mantras destinés à chasser le mauvais œil et les vapeurs d'ammoniac.



La vie de Fatou prit une tournure particulière au mois de juin suivant.

Il nettoyait le carrelage dans le hall central d'une banque du centre-ville. Un édifice voisin était en cours de rénovation et les clients traînaient sous leurs semelles des

millions de fines particules de goudron tombées du ciel. Il fallait donc délicatement – et sans tarder – frotter chaque centimètre carré du plancher avec un solvant spécial, tâche fastidieuse qui incitait plus que jamais Fatou à se réfugier dans la récitation de formules mathématiques.

Soudain, une caméra de surveillance se décrocha du plafond et s'écrasa sur le carrelage. Les éclats de plastique volèrent dans toutes les directions et un épais silence tomba sur la banque.

C'est à ce moment que la fille entra.

Elle avait le crâne rasé et portait un vieux treillis militaire, une paire de sandales et une camisole rouge vif. Plusieurs pansements couvraient ses avant-bras et on distinguait un tatouage flou près de son coude. Sur son épaule pendait un gros sac de toile grise, mou et vide comme l'estomac d'un éléphant de mer.

— Veuillez rester calmes, mesdames et messieurs, il s'agit d'un cambriolage entropique! Je vais demander aux caissiers de remplir ce sac avec le plus de billets possible. Si vous me contrariez, je fous le bordel dans la cabane – et croyez-moi, vous ne saurez même plus dans quel coin retrouver vos organes!

Une très légère vague d'étonnement se propagea parmi les spectateurs, sans plus. Les gens se regardaient les uns les autres, visiblement intrigués par l'expression « cam -

briolage entropique » qui, pour tout dire, ne faisait pas très sérieux. La fille semblait habituée à cette réaction. Elle soupira longuement.

— Je précise, juste comme ça, que je suis armée.

Elle tira un vieux revolver de sa ceinture et le brandit sans conviction vers un point indéterminé de l'espace. Un murmure d'inquiétude traversa enfin le hall de la banque.

— Mais franchement, si j'étais à votre place, j'aurais plutôt peur de l'entropie.

Fatou commençait à trouver la scène intéressante. Il s'appuya sur le manche de son grattoir afin d'observer confortablement la scène.

La fille s'avança vers le comptoir d'un pas calme. Le gérant tentait d'atteindre discrètement le bouton rouge relié à la centrale de police. La distance à parcourir était minime – moins d'un mètre –, mais le pauvre homme glissa sur un crayon à bille oublié sur le plancher, exécuta une pirouette impressionnante et tomba à la renverse. On entendit un petit *crac* lorsque son crâne toucha le sol.

Le caissier le plus proche tenta de porter secours au gérant. Il trébucha contre un tabouret, perdit l'équilibre et, avec de grands mouvements d'albatros en détresse, alla violemment s'écraser sur un bureau dont le contenu se répandit dans toutes les directions. L'onde de choc se communiqua à une étagère voisine, qui vacilla et s'effondra dans un fracas épouvantable, envoyant voler

dans les airs des centaines de petits papiers – bordereaux de dépôt, relevés, mémos multicolores –, qui se répandirent dans l'atmosphère.

L'agent de sécurité, qui se soulageait aux toilettes, entendit des bruits anormaux en provenance du hall central. Il boutonna sommairement son pantalon, remonta le corridor d'un pas décidé, déboucha dans le hall et, d'un coup d'œil professionnel, évalua toute la situation : les clients médusés, la fille au crâne rasé, le gros sac de toile grise qui ressemblait à un estomac d'éléphant de mer, le revolver, les caissiers désarmés, les bordereaux de dépôt que happaient et recrachaient les ventilateurs de plafond. À l'instant précis où il allait intervenir, son pantalon – trop hâtivement boutonné – tomba sur ses genoux, révélant une paire de sous-vêtements en soie ornés de motifs orientaux coquins.

Le gardien n'eut pas le temps d'être embarrassé : le pantalon ayant fatalement entravé son élan, il tituba, gesticula, tomba face contre terre et ne se releva pas.

Trois hommes au plancher – et la fille n'avait pas levé le petit doigt.

La panique s'installa au même rythme que le chaos. Toutes sortes d'objets se déplaçaient au travers de l'espace : des objets cylindriques roulaient sur le plancher, des objets massifs tombaient des tablettes, des objets caoutchouteux rebondissaient sans que l'on comprenne bien quelle force les

tirait de leur inertie. La fontaine commença à se vider avec des bruits de déglutition et un ventilateur de plafond se mit à osciller dangereusement. Un client voulut profiter de la confusion pour s'éclipser en direction de la sortie, mais il pila sur un lacet malencontreusement défait et alla s'assommer contre un cocotier d'intérieur mal situé, entraînant dans sa chute trois autres clients qui se retrouvèrent au sol, dans un enchevêtrement de membres et de courroies de sac à main.

Impassible, la fille traversa la tornade et tendit le sac de toile à un caissier, qui s'empressa d'y fourrer tout ce qui lui tombait sous la main : billets, rouleaux de monnaie, trombones, stylos. Il emporta le sac vers le fond de la pièce (il trébucha trois fois en chemin) et pénétra dans le coffre-fort où on l'entendit farfouiller pendant une bonne minute.

Nonchalamment appuyée sur le comptoir, la fille s'alluma un cigarillo et lâcha une bouffée de boucane bleutée dans l'atmosphère. Elle se gratta la narine avec le canon du revolver et regarda dans la direction de Fatou, qui observait la scène avec un amusement évident. Ils échangèrent un bref sourire.

Le collier d'une cliente se rompit et on entendit les perles crépiter dans tous les coins.

Le caissier revint du coffre-fort en traînant tant bien que mal le sac de toile. La fille

l'envoya sur son épaule avec une grimace d'effort et se dirigea vers la sortie en vacillant sous la charge.

En passant près de Fatou, elle lança simplement :

— Tu viens?

Sans une seconde d'hésitation, il abandonna son grattoir et lui emboîta le pas. Ils sortirent de la banque sans se presser. Dans leur dos, on entendait encore des objets tomber çà et là tandis que la fontaine achevait de se vider avec des glouglous de monstre marin.

Le charme se rompit lorsqu'ils franchirent la porte. La fille pressa soudain le pas et ils descendirent l'escalier quatre à quatre. Sur le trottoir, elle sembla soudain perdue. L'assurance dont elle faisait preuve une minute plus tôt s'était évaporée. Elle jeta son cigarillo au sol, l'écrasa nerveusement du talon et se tourna vers Fatou.

— Dis donc, on vient de piquer ma voiture. On peut prendre la tienne?



La fille occupait, en guise de planque, une chambre minable de la rue Ontario. Les interrupteurs pendouillaient hors des murs, l'arborite décollait du comptoir, les portes d'armoires manquaient à l'appel, les tuyaux s'entrechoquaient dès que l'on osait toucher aux robinets. Le frigo béait, vide et débranché. Il semblait n'y avoir rien à man-

ger dans la place hormis, sur la table, un filet d'oranges et un gâteau entamé plusieurs jours auparavant, sur l'emballage duquel on pouvait lire «pain aux amandes», et qui semblait avoir éclaté en miettes dans toutes les directions. Un carton brun obturait la moitié de l'unique fenêtre, où clignotait l'enseigne lumineuse de la nouillerie du rez-de-chaussée :

---

## **Thuban**

### *Gastronomie asiatique*

---

Mais l'enseigne ne se trouvait pas tout à fait vis-à-vis de la fenêtre et, à moins de s'approcher du carreau, on ne voyait qu'une tête de dragon et le mot : « astronomie ».

Fatou et la cambrioleuse étaient restés muets durant tout le trajet entre la banque et l'appartement. Sitôt arrivés, la fille laissa tomber son sac de toile sur le plancher. Les ganses se relâchèrent et un flot de billets se déversa au sol. Puis, toujours sans un mot, elle entreprit de déboutonner la chemise de Fatou – lequel, pour faire bonne mesure, s'attaqua au cordon qui tenait le pantalon de la fille et qu'elle avait amarré avec un assortiment de nœuds compliqués. Ils se déshabillèrent en moins d'une minute, avec l'impatience rageuse que l'on met à retirer un chocolat à la liqueur de son emballage d'aluminium, et ils roulèrent au sol parmi les petites coupures.

Fatou ne songeait plus à son avenir.

Purger sept ans de prison pour complicité dans un vol de banque, même entropique, constituerait un empêchement sérieux dans la poursuite d'études universitaires en mathématiques – mais pour l'heure, cette épineuse préoccupation se retrouvait reléguée au second plan, derrière les priorités hormonales.

Il s'endormit peu après et rêva que le centre-ville de Montréal sombrait en silence dans l'océan.



Julia parlait peu de son passé. Elle avait eu une enfance banale, dans un quartier populaire. Fillette pas très remarquable, jolie mais discrète, elle aimait l'école, obtenait des résultats dans la moyenne – et rien ne laissait présager qu'elle puisse un jour cambrioler des banques.

Les premiers symptômes de son étrange maladie se produisirent à sept ans, un soir de Noël. Un plat d'arachides barbecue glissa (sans raison apparente) de la table du salon et alla s'écraser sur les pieds de tante Lucie, ce qui mit abruptement terme à une tirade enflammée contre la paresse et le manque de réalisme des jeunes d'aujourd'hui.

On oublia vite l'épisode des arachides, mais la fréquence des incidents inexplicables augmenta graduellement. Il fallut plusieurs mois avant d'établir un lien de causalité entre Julia et :

- a. l'effondrement du vaisselier de style colonial en juillet 94 ;

- b. l'affaissement des rideaux du salon en novembre 94 ;
- c. le décès inopiné de la télévision en janvier 95 ;
- d. l'écrasement de la plante araignée sur le porte-journaux en mars 95 ;
- e. le plongeon collectif (et fatal) des trois cadres représentant la Passion du Christ en avril 95 ;
- f. les avalanches quotidiennes dans l'armoire à Tupperware entre avril et mai 96 ;
- g. le ras-de-bibliothèque de juin 96.

Peu à peu, le handicap de Julia devenait trop évident pour être nié. Ses parents refusèrent de la soumettre à des examens médicaux, par crainte de l'indicible horreur qu'ils révéleraient, et ils lui interdirent simplement de voir ses amies. Lorsqu'au détour de la puberté le phénomène prit une ampleur incontrôlable, ils cessèrent de l'envoyer à l'école. Ils tentèrent de lui trouver un tuteur, mais aucun ne restait très longtemps en poste, épouvanté par le *poltergeist* qu'hébergeait prétendument la maison.

À quinze ans, ils placèrent Julia sous observation dans un *hôpital spécial*, parmi les schizophrènes lourds, les décalés bipolaires et les psychiatres.

L'un des nombreux médecins de l'institution, le Dr Putzmann, se passionna tout de suite pour le *Cas Julie A.* (car Julia s'appelait en réalité Julie Arsenaault), qu'il essaya vainement d'élucider. L'épais dossier

médical qu'il rédigea pendant l'internement de Julia se composait essentiellement de réflexions pseudo-scientifiques, de théories échevelées et de longs délires. À l'évidence, l'entropie qui émanait de Julia contaminait jusqu'aux écrits du Dr Putzmann.

Les premières pages du dossier étaient les plus instructives. Le psychiatre se contentait encore d'y noter les symptômes de sa patiente, sans chercher à les interpréter. On pouvait lire, par exemple :

*« Julie A. est au centre d'un périmètre où les phénomènes physiques (friction, inertie, etc.) sont annulés. La rugosité des surfaces n'a plus d'effet. La gravité et les forces de tension semblent amplifiées. »*

En consultant des manuels de tribologie, le Dr Putzmann avait appris que la plupart des composantes de notre environnement ne tenaient les unes aux autres que grâce à la physique élémentaire. La boucle d'un soulier, par exemple, restait nouée parce qu'un certain nombre de segments du lacet exerçaient une friction suffisante entre eux. Dans une zone de friction atténuée, le lacet en question se dénouerait assez rapidement – et voilà précisément ce qui se produisait lorsque Julia passait dans les parages : les composantes primaires de l'univers lâchaient. Les nœuds se dénouaient, les clous ne tenaient plus dans les murs, les vis sortaient de leur trou. Les bibelots glissaient des tablettes et les tablettes tombaient au sol. Les pneus sortaient de leur jante, les fils de leur gaine. La colle n'avait plus prise. Les soudures

les plus récentes ou les mieux exécutées tenaient le coup ; les autres décollaient comme de vulgaires chiques de gomme desséchées. Les mécanismes élémentaires cessaient vite de fonctionner et les mécanismes complexes – simples amalgames de mécanismes élémentaires – tombaient en panne.

En un mot : tout se déglinguaît.

Le Dr Putzmann expérimenta de multiples traitements – médicaments, psychanalyse lacanienne, douches glacées –, en vain : l'entropie se propageait autour de sa patiente comme les turbulences dans le sillage d'un paquebot. Il avait accumulé d'abondantes notes afin d'écrire une monographie sur Julia lorsqu'un lundi matin, il déboula l'escalier B de l'hôpital psychiatrique – plus exactement la portion de l'escalier B comprise entre le 1<sup>er</sup> étage et le rez-de-chaussée – et sortit abruptement de cette histoire par le biais d'une commotion cérébrale.

Personne n'ayant désormais le temps de s'intéresser au cas de Julia – et encore moins au désordre qu'elle engendrait –, elle reçut son autorisation de sortie dans la semaine.

Lorsqu'on vint lui annoncer la nouvelle, elle était tranquillement occupée à se tatouer un nautile avec de l'encre de Chine et une aiguille de seringue. Vingt minutes plus tard, elle se retrouvait sur le trottoir avec son sac à dos et une spirale inachevée sur l'avant-bras.

Encore sous l'effet du Xanax, elle accueillit cette libération avec un simple haussement d'épaules. Qu'avait-elle à faire d'une liberté

qu'on lui assenait comme une expulsion? Incapable de penser à un autre plan, elle tituba jusque chez ses parents qui, dans l'entrebâillement de la porte, lui ordonnèrent de ficher le camp.

Les vingt-trois mois de ping-pong médicamenteux qu'elle venait de subir n'avaient aucunement arrangé sa situation. Au contraire, son éprouvant sevrage accentua l'entropie ambiante. La pauvre Julia ne disposait d'aucun moment de répit : partout sur son passage les livres tombaient, les escaliers s'effondraient, les fenêtres sortaient de leur cadre. Elle vivait au milieu d'une tornade permanente, sans cesse frappée par les débris qui tourbillonnaient dans le vent. Son corps se couvrait peu à peu d'hématomes, d'égratignures et de pansements.

Elle loua une chambre qu'elle vida de tout objet superflu. Ni plafonnier ni portes aux armoires et le moins de meubles possible (un divan-lit qui refusait d'ouvrir, un matelas jeté sur le sol, quelques chaises, une table, une vieille télévision hors d'usage). Rien de punaisé aux murs ou d'accroché au plafond. Par chance, les toilettes se trouvaient sur le palier car, dans son voisinage immédiat, l'eau finissait toujours par gicler. Il y avait certes un lavabo dans le coin cuisinette de sa chambre, mais elle en coupa l'alimentation par mesure de sécurité, préférant acheter son eau en bouteille. Elle ne possédait aucune vaisselle (elle avait vite pulvérisé les quelques verres qui se trouvaient dans les armoires à son arrivée) et se nourrissait uniquement de pâtisseries bon marché et de

nouilles achetées au restaurant asiatique du rez-de-chaussée. Afin d'ajouter quelques vitamines à cette diète minimaliste, elle se procurait des douzaines d'oranges qui, dès l'ouverture du filet, s'échappaient et roulaient dans tous les coins. Elles disparaissaient mystérieusement et Julia ne les retrouvait que la semaine suivante, cachées sous le lit ou le divan, bleues et velues.

Elle avait en somme résolu qu'un espace vide était un espace sécuritaire. Elle se rasait les cheveux et lisait sans arrêt afin d'écartier les mauvaises pensées. Au Colisée du livre, elle avait acheté vingt kilos de romans policiers. Elle avait rangé les caisses dans le coin de la chambre – où leurs parois s'étaient vite désagrégées – et elle y pêchait, au hasard, un bouquin qu'elle lisait machi-nalement. Aussitôt terminé, elle le jetait comme une vieille pomme et en pigeait un autre.

Elle tenta de trouver un boulot, sans succès : partout où elle mettait les pieds, les catastrophes se multipliaient. Elle accula même à la banqueroute un importateur de bibelots en porcelaine, que la compagnie d'assurance refusa d'indemniser. Julia était un acte de Dieu, ni plus ni moins.

Après plusieurs tentatives d'intégration à ce qu'elle appelait l'*ordre des choses*, elle essaya de s'inscrire à l'aide sociale – mais la fonctionnaire lui expliqua qu'elle ne serait admissible aux prestations qu'à l'âge de dix-huit ans. Il ne lui restait donc que la mendicité ou la prostitution.

L'idée du cambriolage entropique lui vint un dimanche soir de février.

Poussée par la faim, elle sillonnait les allées d'un supermarché en se demandant comment elle parviendrait à payer les nombreux articles qu'elle jetait dans le panier avec une nonchalance affectée. Le contenu de son panier, son niveau d'anxiété et le taux d'entropie augmentaient simultanément, et elle s'efforçait d'ignorer le boucan des présentoirs qui se vidaient de leur contenu.

L'assistant-gérant, alerté par ce ramdam, la suivit un instant sans en croire ses yeux. Il s'avança enfin (esquivant de peu une boîte de lait condensé) et la saisit violemment par le poignet.

— Écoute-moi bien, marmonna-t-il sur un ton mauvais. Je sais pas comment tu fais ça, mais tu sors d'ici tout de suite !

Julia avait trop faim pour obtempérer. Elle dégagea son poignet et annonça qu'elle resterait dans son épicerie tant et aussi longtemps que tout ne se serait pas effondré – menace qu'une étagère de bouteilles de vin concrétisa illico en explosant sur le *terrazo*. Le type vira au blanc, s'excusa, lui offrit le contenu de son panier d'épicerie et la poussa (très prudemment, comme une bouteille de propane dont le bec aurait émis un sifflement inquiétant) vers la sortie.

Une fois dehors, elle s'assit sur le trottoir avec son butin et célébra cet heureux dénouement avec une cuisse de poulet rôti.

Qui aurait cru que ce handicap puisse un jour s'avérer utile ?

En fait, songea-t-elle en léchant ses doigts, le stratagème pourrait être facilement répété dans un certain nombre d'autres commerces.

Lorsqu'elle rencontra Fatou, elle en était à sa douzième banque.



En suivant Julia, Fatou s'était *ipso facto* voué à la clandestinité. Il s'installa dans le seul endroit qui lui parut désormais sécuritaire : l'appartement de Julia. Elle n'avait exprimé ni opposition ni enthousiasme. La présence de Fatou ne changeait à peu près rien à ses occupations habituelles, qui se résumaient à lire des romans policiers, manger des nouilles et écouter la radio toute la nuit.

Privé de ses manuels de mathématiques, Fatou tuait le temps comme il le pouvait. Il pliait des origamis, cherchait des symboles mathématiques dans les cernes du plafond. Chaque jour, il sortait acheter les mêmes victuailles : six bières glacées, deux boîtes de nouilles aux crevettes, une douzaine d'oranges et un paquet de caramels mous qu'ils dégustaient sous les draps.

Désœuvré comme jamais auparavant, il retournait fréquenter des zones reculées de sa mémoire. Le moindre objet évoquait désormais de lointains souvenirs d'enfance.

La vieille télévision hors d'usage, par exemple, lui rappelait ses étés en Gaspésie.

À sept ans, en effet, Fatou aimait reproduire le bruit du ressac avec la gigantesque télévision familiale. Il suffisait de syntoniser un canal UHF – l'un des 69 canaux où régnait une tempête de neige permanente (à l'exception du canal 17, occupé par le signal de Radio-Québec) – puis de hausser et diminuer le volume. Avec un peu de pratique, on parvenait à simuler le ressac de façon tout à fait convaincante. Faut d'un meilleur coquillage, le garçon passait des heures dans cette posture, l'oreille collée contre le haut-parleur. Il ne voyait rien d'incongru à imiter le poétique bruissement de la mer en tripotant un vulgaire appareil électronique. Il s'agissait, dans les deux cas, d'un chuintement dont l'intensité croissait et décroissait selon une logique ondulatoire – et c'était à peu près ce qu'il tentait d'expliquer aux adultes lorsque ceux-ci, à bout de patience, menaçaient de vendre la télévision.

Une fois par jour, avant le souper, Julia et Fatou baisaient.

Cette activité, banale en soi (ils n'étaient ni l'un ni l'autre des virtuoses du matelas), provoquait une brusque hausse du chaos ambiant. Lorsque Julia s'approchait de l'orgasme, les ressorts jaillissaient au travers du matelas, les meubles traversaient la pièce, le prélat se bombait. Lorsqu'ils s'affalaient finalement l'un sur l'autre, de fins flocons de plâtre se détachaient du plafond et tombaient en neige sur leur tête.

Leur quotidien s'écoulait ainsi, au rythme des fonctions biologiques et des mauvais

romans policiers, sans souci de l'heure, de la date ou de l'actualité.

Au bout d'une semaine, Julia sortit du lit, se rhabilla et glissa le vieux revolver dans sa ceinture. Fatou essaya maladroitement de la dissuader.

— Tu ne peux pas continuer de cambrioler des banques indéfiniment ! La police va finir par t'attraper !

Aucune réponse.

— D'ailleurs, c'est dangereux. Tu pourrais te faire tuer ! Ou pire : te retrouver avec une balle coincée entre deux vertèbres, quadraplégique pour le reste de tes jours !

Mais elle était déjà partie. Fatou sauta dans ses pantalons et la suivit.

En route vers la banque, ils provoquèrent trois accidents, une demi-douzaine de dérapages et un embouteillage. Deux feux de circulation tombèrent en panne, un troisième s'abattit au milieu du carrefour. Ils doublèrent un autobus scolaire rempli d'enfants hystériques, dont les roues avant se retournèrent subitement à 90 degrés, provoquant un freinage radical. Les enfants volèrent en grappes par-dessus les bancs et s'agglutinèrent en une masse compacte à l'avant du véhicule, écrasant le chauffeur contre le pare-brise comme un poisson vidangeur sur la paroi d'un aquarium. Ils passèrent près d'un camion de Molson que le chauffeur

déchargeait en bâillant. Celui-ci s'écarta de justesse : mille bouteilles de bière s'écrasèrent sur l'asphalte, éclatant molle-ment au travers des cartonnages.

Julia, pendant ce temps, sifflait un air de jazz non identifiable. La situation ne semblait pas la préoccuper outre mesure, et ce, même si leur propre véhicule – un Reliant K 1987 bleu acier acheté en chemin – encaissait durement les vagues d'entropie. Le rétroviseur avait perdu son miroir, la radio refusait de fonctionner, la transmission grinçait et la boîte à gants s'était ouverte d'un coup, comme une mâchoire sans vie, refusant ensuite de rester fermée plus de trois secondes. L'un des essuie-glaces succomba avec un couic d'agonie, laissant la moitié du pare-brise dans le flou.

Sitôt qu'ils entrèrent dans la banque, les stores verticaux s'effondrèrent dans un nuage de poussière. Julia déclama son boniment habituel dans l'indifférence générale. Trois employés tentèrent de s'interposer, entrèrent en collision et tombèrent au sol, hors d'état de nuire. Le fréon sifflait hors du système de climatisation, les ampoules grêlaient de ci de là sur la tête des gens et deux grilles d'aération sautèrent de leur cadre.

Julia et Fatou sortirent de la banque au moment exact où les policiers arrivaient.

Fatou sentit son cœur plonger dans sa poitrine comme un ascenseur en chute libre. Pétrifié sur le pas de la porte, il vit la voiture de patrouille manquer de frein, sauter la chaîne de trottoir et emboutir un lampadaire.

Le conducteur s'assomma contre le volant et resta immobile, le cou plié à angle droit. Sa collègue s'extirpa du véhicule en vacillant. Elle semblait passablement sonnée et saignait du nez. Elle s'apprêtait à appeler du renfort lorsqu'elle remarqua le revolver dans la main de Julia. Elle devint blême, dégaina et visa nerveusement la cambrioleuse, qui tira la langue. La policière appuya sur la gâchette et on entendit un *clic* dépité : l'arme s'était enrayée.

Julia sourit et se tourna vers Fatou.

— Je suis une intouchable.



Julia cultivait son insomnie depuis des années. Elle avait les yeux cernés et injectés de sang, des tremblements, des tics à la paupière droite, des absences. Elle accusait les médicaments qu'on lui avait administrés à l'hôpital, affirmant que cette pluie de pilules avait noué ses axones, mais Fatou savait qu'elle cherchait des prétextes pour boire trop de café et fumer des cigarillos en série.

Plus Julia était fatiguée, plus le chaos augmentait. Elle restait éveillée aussi longtemps que possible, souvent jusqu'à douze jours d'affilée. Puis, lorsque l'entropie était juste à point – comme un fruit mûr –, elle sortait dévaliser une banque, revenait se planquer à l'appartement, gobait trois Valium et roupillait 72 heures.

Lorsqu'elle dormait enfin, l'entropie tombait à zéro.

Fatou en profitait pour rafistoler les objets brisés, visser les ampoules dans leurs douilles et serrer les boulons. Il s'acquittait de mille tâches impossibles à réaliser en temps normal : il faisait la lessive dans le lavabo, évacuait les ordures, balayait les rognures d'ongles. Un peu partout, des clous sortaient des murs comme une armée de vermisseaux tentant de s'évader d'une prune verte ; Fatou patrouillait, marteau en main, et cognait sur la tête de ces petits dissidents.

Lorsque Julia se réveillait, l'endroit semblait baigné d'une lumière nouvelle – comme si toute cette histoire d'entropie avait été une sale blague.

La présence de Fatou semblait peu à peu tirer Julia de son cocon. En plus de leurs activités habituelles, ils sortaient désormais se promener dans le quartier. Ils se risquaient même jusqu'au cinéma – mais ils voyaient rarement un film jusqu'à la fin, car les projecteurs s'enrayaient tôt ou tard. Un soir, ils visitèrent les sept salles d'un gros cinéma, éteignant sept représentations de sept navets hollywoodiens comme on aurait soufflé méthodiquement, une à une, les bougies d'un gâteau d'anniversaire. Ils allèrent ensuite vider une pinte en riant, grisés par le sentiment d'avoir accompli, pour une fois, leur devoir de citoyen.



Juillet tapait dur sur la tôle du vieil immeuble, mais impossible de recourir à un ventilateur ou à l'air climatisé. On se serait

cru dans la salle des machines, tout au fond d'un vieux transatlantique propulsé au charbon.

Julia s'était déshabillée et elle lisait, couchée sur le dos, un roman qu'elle tenait à bout de bras au-dessus de sa tête. Autour d'elle gisaient ses vêtements éparpillés, étrangement inertes. De temps à autre, une page se détachait du livre et voletait jusque sur le matelas, victime d'un automne invisible.

Posté à la fenêtre, Fatou se rongait les ongles en comptant les voitures de police.

Leur troisième braquage mensuel, commis quelques heures plus tôt, avait failli mal tourner. Ils avaient échappé de justesse à un barrage routier et, depuis, toutes les radios de la région diffusaient leur signalement aux quinze minutes. Les enquêteurs avaient annoncé que le dangereux *Gang Chaos* (ils commençaient à jouir d'une certaine notoriété) se planquait dans Hochelaga-Maisonneuve et le quartier grouillait désormais de voitures de patrouille.

Fatou faisait les cent pas.

— Imagine un peu si les Vietnamiens du restaurant entendent notre signalement à la radio ! Ils nous voient tous les jours !

— Aucun danger, soupira Julia sans quitter son livre des yeux, ils écoutent seulement les soaps sur la télévision satellite.

— Et au dépanneur du coin ?

— Personne ne sait où on habite. La police ne peut pas occuper le quartier indéfiniment. Ils vont se fatiguer avant nous.

— Et s'ils fouillent les appartements?

— Ça va faire! cria finalement Julia en lui jetant le livre à la tête. Laisse-moi toute seule, si tu as peur!

Elle attrapa un flacon de Valium, en tira trois comprimés qu'elle goba avec une gorgée d'eau minérale dégazée et se roula en boule sur le matelas. Une minute plus tard, elle dormait.

Fatou se calma. La nuit était tombée et l'obscurité le rassura. À la fenêtre, le dragon astronome s'allumait par à coup. Fatou se gratta la nuque un moment, puis il saisit le sac de toile et entreprit d'y fourrer vêtements et billets de banque.

Il trouva le revolver de Julia négligemment jeté dans un tas de petites culottes sales.

C'était la première fois qu'il tenait un revolver dans ses mains et la crosse lui sembla étonnamment confortable. Il examina l'arme sous tous ses angles, cherchant la manière d'ouvrir le barillet. Le mécanisme se dégagea avec un cliquetis rassurant et Fatou découvrit avec un léger vertige que les six chambres ne contenaient aucune balle. Pendant tout ce temps, le revolver avait été déchargé! Il ne savait pas si cela le rassurait ou lui donnait des sueurs froides à retardement.

Il referma le barillet et glissa le revolver dans le sac de toile, où il jeta également une

poignée de romans policiers.

Il alla déposer les bagages dans le coffre du Chevrolet acheté pour ce qu'il était convenu d'appeler leurs *déplacements non professionnels*, descendant et remontant les escaliers sur la pointe des pieds afin de ne pas alerter les voisins. Puis, il habilla Julia et la prit dans ses bras. Sa respiration était calme, son corps mou. Il l'installa sur la banquette arrière de la voiture et la borda avec une vieille couverture de laine.

Il démarra et quitta le quartier aussi discrètement que possible. Il roula un moment sur Ontario, vira sur Papineau en direction sud et fila vers le pont Jacques-Cartier. En arrivant sur le tablier, il lâcha un soupir de soulagement et appuya un peu plus fort sur l'accélérateur. À leur droite, le centre-ville de Montréal palpitait comme une immense méduse.

Un panneau lumineux qui conseillait de conduire prudemment clignota et s'éteignit sur leur passage.



À son réveil, Julia se découvrit seule à bord du Chevrolet, sur le stationnement d'un arrêt routier. Partout autour, on ne voyait que des silos, des champs et des épinettes.

De l'autre côté de la route, sur les flancs d'un hangar, on avait cloué plusieurs centaines d'enjoliveurs. Il y en avait de toutes les sortes – années, nationalités et classes sociales confondues : enjoliveurs coréens,

américains et français, enjoliveurs de Ford Lincoln, de Chevrolet Chevette, de Corvette, de Renault Alliance, de GMC, de Chevrolet Impala, de Cordoba, de Parisienne. Ils étincelaient au soleil, telle une collection de roulettes de casino égarées dans le paysage – étrange ode au hasard et à la force centrifuge.

Julia frotta ses yeux, incrédules. Elle ouvrit la portière, posa un pied sur l'asphalte et fit l'inventaire des environs : trois camions-remorques, un Petro-Canada libre-service diesel, un casse-croûte poétiquement baptisé *Régal Glacé Ali BaBa*, un restaurant anonyme, une cabine téléphonique et, dans la cabine téléphonique, un Fatou en train de parler au téléphone.

— Bon matin ! fit-il en raccrochant. Je pensais que tu dormirais plus longtemps que ça.

— On est quel jour, aujourd'hui ?

— Mardi 15 juillet 2003, 8 h 30 du matin.

— C'est quoi, ce trou ?

— L'Isle-Verte.

— C'est où, ça ?

— Tout au bout de la 20, environ 600 kilomètres à l'est d'Hochelaga-Maisonneuve.

Elle jeta un regard ennuyé sur les parages.

— Tu dois avoir faim, ajouta Fatou. Si on allait déjeuner ?

— À condition qu'il y ait du café et des explications.

Sitôt assise au comptoir, Julia commanda deux œufs bacon patates pain blanc café et un paquet d'Export A vertes (« Qu'est-ce que c'est que ce trou où il n'y a pas de cigarillos? ») Elle grilla deux cigarettes de front en écoutant Fatou expliquer que, à son humble avis, il était devenu impératif de quitter Montréal le temps que ça se tasse, et qu'il avait donc loué le petit chalet où sa famille passait jadis les vacances, à Haldimand.

— Haldimand?

— C'est tout près de Gaspé, sur le bord de la mer.

On entendit plusieurs dizaines de piles d'assiettes et de verres s'effondrer sur le carrelage de la cuisine. Tous les clients sursautèrent, sauf Fatou (qui commençait à s'habituer aux catastrophes) et Julia (qui détourna la tête d'un air agacé).

— Tu es fâchée?

Elle pouvait difficilement critiquer l'initiative, mais elle marmonnait – pour la forme, pour l'orgueil – qu'il s'agissait tout même d'une décision incroyable, que l'on pouvait quitter Montréal sans pour autant aller se terrer dans le Québec profond, qu'elle n'avait d'ailleurs jamais mis les pieds hors de la métropole auparavant et qu'elle doutait fort qu'il fût possible de survivre sans ration quotidienne de CO<sup>2</sup>, sans nouilles frites aux crevettes...

— ...*et sans cigarillos!* conclut-elle en écrasant sa cigarette avec un air dégoûté.

Ils durent quitter le restaurant peu après car les incidents s'accumulaient au fur et à mesure que Julia s'extirpait de l'emprise poisseuse des Valium. Un vidéopoker explosa en produisant un *pof!* incendiaire, le plafonnier tomba (manquant de justesse une serveuse) et le présentoir rotatif à pâtisseries se mit à tourner à une vitesse folle, projetant des éclaboussures de crème à la noix de coco dans toutes les directions.

— Qu'est-ce qu'on fait? demanda Fatou tandis qu'ils traversaient le stationnement au pas de course. On continue ou bien on retourne à Montréal?

Julia haussa les épaules. Elle se sentait irritable et incapable de prendre une décision. Elle grogna enfin qu'ils pouvaient bien continuer, qu'après tout elle s'en moquait.

Le fleuve apparut à bâbord, large et irréel, et il ne cessa de s'élargir jusqu'à ce que, peu avant Rimouski, la rive opposée s'évanouisse. À partir de là, on désignait cette masse d'eau imprécise par le mot *mer*.

Fatou conduisait sans se presser, un vaste sourire au visage, le bras dans le vent (la vitre était tombée à l'intérieur de la portière). Les pieds croisés sur la boîte à gants, Julia fumait cigarette sur cigarette en lisant un roman policier (*Rififi chez les stupés*) qu'elle tenait en paravent devant ses yeux. De temps

à autre, elle jetait un coup d'œil fugace en direction de la mer, soucieuse de ne pas laisser transparaître sa curiosité devant ce bleu insensé.

Ils roulèrent quelques heures dans un silence hypnotique. Pendant de longs kilomètres, la route serpentait sur un étroit remblai entre la mer et la falaise. À droite, des panneaux mettaient en garde contre les éboulis. À gauche, d'autres panneaux annonçaient des vagues susceptibles d'engloutir la route. Ils roulaient en équilibre sur un mince fil, suspendus entre deux chaos.

À l'approche d'un panneau annonçant le village de Ruisseau-à-Rebours, Julia sortit momentanément de son mutisme.

— C'est encore loin, Haldimand ?

Elle semblait avoir soigneusement infusé tout l'ennui du monde dans ces cinq mots, tel un enfant qui, au matin de Noël, prendrait un malin plaisir à dédaigner ses cadeaux. Fatou sentait l'agacement monter en lui : *il* les avait tirés du trou à rats où ils se planquaient, *il* les avait sauvés de la police, *il* avait tenu le volant toute la nuit pour les conduire jusqu'à un endroit sécuritaire, tranquille et ensoleillé – et *elle* ne trouvait rien de mieux à faire que de râler.

Il regarda le panneau de Ruisseau-à-Rebours s'approcher, disparaître de son champ de vision, réapparaître dans le rétroviseur et s'éloigner vers le passé.

— Ça dépend, répondit-il avec une drôle de voix.

— Ça dépend de quoi?

— De l'échelle.

— Quelle échelle?

— De l'échelle à laquelle tu fais le calcul. Si tu mesures la distance qui nous sépare de Haldimand avec une précision infinie, tu vas obtenir une distance infinie.

Julia n'insista pas, comme si toute cette question était après tout sans importance, mais la boîte à gants s'ouvrit brusquement et cracha une poignée de vieux kleenex qui volèrent par la fenêtre.

À la sortie du village, une jeune fille faisait du pouce. Elle portait un t-shirt rouge et tenait en laisse un petit chien jaune de race indéterminée qui regardait autour de lui d'un air réjoui, la langue claquant au vent. Fatou mit le clignotant et fit mine de ralentir.

— Plan foireux, marmonna laconiquement Julia en s'allumant une cigarette.

Fatou arrêta tout de même la voiture. La fille se rendait chez sa tante Héloïse qui habitait à Mont-Saint-Pierre, six kilomètres plus loin. Fatou croisa les doigts et lui fit signe de monter à bord.

Durant ce court trajet, la laisse du chien cassa sans raison apparente, l'élastique à cheveux de la fille se rompit avec un claquement sec et elle perdit un verre de lunettes

qui roula sous l'un des sièges, et que l'on ne retrouva qu'à grand-peine. Ils la déposèrent devant la maison de sa tante et elle détala vers le jardin en remorquant son chien par le collier, ses lunettes à la main, les cheveux au vent.

Julia renifla et propulsa son mégot par la fenêtre d'une chiquenaude méprisante.

— Alors, c'est encore loin, Haldimand?



Fatou n'avait pas mis les pieds à Gaspé depuis huit ans.

Il se souvenait du havre venteux, des méduses qui dérivait sous les pontons de la marina, de la morue immaculée que l'on achetait à la petite poissonnerie près de l'embouchure de la rivière. Il revoyait encore le chalet que sa famille louait chaque été, à moitié caché derrière un bosquet d'épinettes noires, près du barachois. Il suffisait de traverser la voix ferrée pour se retrouver sur une plage peu fréquentée, au bout du monde.

Fatou avait arrêté d'accompagner ses parents à l'adolescence, préférant rester à la maison pour apprendre les rudiments du BASIC sur le TRS-80 en se nourrissant de chips au vinaigre. Désormais, il qualifiait Haldimand de *bled sans intérêt, trou vaseux* et *symbole de l'oppression familiale* – en un mot : le tout dernier endroit où l'on pouvait raisonnablement avoir envie de passer l'été. Quelques années plus tard, lorsque ses

parents auraient cessé de louer le petit chalet sur la grève, lorsque la situation se serait envenimée entre son père et lui, lorsqu'il aurait déserté la maison familiale pour devenir mathématicien-envers-et-contre-tous, lorsqu'il aurait compris, en somme, que la vie était beaucoup plus compliquée qu'il n'y paraissait, alors (et seulement alors) il repenserait aux étés de Haldimand comme au dernier oasis avant une longue étape dans le Sahara.

Revenir à Gaspé, c'était tout reprendre à zéro – ou, pour être plus exact, tout reprendre à l'âge de sept ans.

Le plan de la ville lui revint immédiatement à l'esprit. Il fallait descendre la rue Wakeham, tourner sur le boulevard York, traverser la rivière et, une fois sur l'autre berge, quitter la 132. On tombait alors sur une route secondaire qui serpentait le long du havre et se terminait en cul-de-sac à la plage de Haldimand.

À leur gauche défilaient par intermittence la baie de Gaspé et, de l'autre côté, la péninsule de Forillon. Fatou observait Julia du coin de l'œil, cherchant sur son visage les traces de quelque enthousiasme, en vain. Elle ne s'émerveillait ni de la luminosité du ciel ni de la couleur de l'eau ni du vertigineux éloignement de l'horizon – mais cela faisait près de dix minutes qu'elle avait négligé de s'allumer une cigarette et Fatou jugea qu'il s'agissait d'un signe encourageant.

— C'est quoi le truc, là-bas? demanda-t-elle en désignant du menton une longue

pointe de sable qui avançait dans le bleu de la baie.

— Sandy Beach.

— C'est naturel ou artificiel?

— Naturel, je crois. Durant la Deuxième Guerre mondiale, l'armée avait tendu un filet pour empêcher les sous-marins allemands d'entrer dans le havre. Il reste encore un bunker, du côté de Penouille.

Il ralentit un peu.

— Tu sais que mon père a déjà trouvé une capsule spatiale à Sandy Beach?

Julia ne répondit rien, mais Fatou continua de ralentir. Il consulta sa montre.

— La propriétaire du chalet m'a demandé de passer prendre les clés avant 5 h. On a le temps d'arrêter voir la plage, si tu veux.

Sans attendre de réponse, il prit l'embranchement de Sandy Beach.

Après avoir traversé la voie ferrée, la route devenait un simple chemin de gravier qui descendait à flanc de coteau, débouchait dans un bosquet de peupliers et continuait en direction de la plage. De nombreuses traces de pneus sillonnaient entre les touffes de foin de mer jusqu'à un stationnement improvisé qu'occupaient une quinzaine de voitures.

Le vieux Chevrolet s'engagea sur le sable avec un doux chuintement, comme s'il était

soulagé de toucher une surface malléable après plus de 800 kilomètres d'asphalte brûlant. Fatou veillait à ce que les roues ne s'écartent pas des ornières – mais le sable, déjà compacté par des centaines de pneus, semblait assez ferme. Ils passèrent bientôt près du stationnement. Une radio diffusait *Space Oddity* sur fond de grésillement d'huile à bronzage.

— C'est pour voir ça que tu m'as emmenée ici? grogna Julia.

— Mais non. On va continuer jusqu'à la pointe.

Julia jeta un coup d'œil craintif vers la mince virgule de sable qui s'étirait dans la baie. Elle s'apprêta à demander pourquoi on ne voyait aucune voiture là-bas, mais elle décida plutôt d'éviter les débats oiseux et se replongea dans son roman.

Après le stationnement, la piste commença à s'estomper. Visiblement peu de voitures se risquaient jusque-là, et leurs traces devenaient de moins en moins profondes. Ça et là, on devinait les gorges que la dernière marée avait creusées dans le sable. L'inévitable se produisit alors qu'ils traversaient l'un de ces creux de terrain : la voiture s'enlisa.

Fatou essaya de reculer, mais la voiture envoyait voler des nuages de sable autour d'elle. Il alterna la marche arrière et la marche avant, en vain : les pneus s'enfonçaient de plus en plus et les portières touchèrent bientôt le sol. Ils sortirent de la

voiture, Fatou en pestant, Julia en sifflant un petit air de jazz.

Fatou creusa afin d'examiner la situation tandis que Julia tentait de s'allumer une cigarette. Le vent éteignit ses deux dernières allumettes et elle jeta le paquet par-dessus son épaule d'un geste nonchalant.

— Ça y est, soupira Fatou en se relevant. Nous sommes coincés.

— Visiblement. C'est grave?

— On a du sable jusqu'à l'essieu. Il va falloir aller chercher de l'aide.

— On pourrait faire du camping.

— Dans quelques heures la marée va monter jusque-là, rétorqua-t-il en indiquant, sur la voiture, une ligne imaginaire correspondant à la hauteur d'un enfant de sept ans.

— On campera sur le toit de la bagnole.

Fatou mit sa main en visière et scruta le stationnement qu'ils avaient dépassé un peu plus tôt. Il se rappelait avoir compté une demi-douzaine de  $4 \times 4$ . Il évalua le temps qui restait d'ici la marée haute (au moins 2 heures), le temps nécessaire pour marcher jusqu'au stationnement (environ 7 minutes) et le temps de convaincre le propriétaire de l'un des véhicules d'exhiber sa testostérone en venant les tirer du pétrin (3 secondes 6 centièmes).

Julia, qui avait apparemment déjà fait ce rassurant calcul – ou peut-être était-elle simplement indifférente à l'idée de voir la bagnole partir à la dérive dans le détroit d'Honguedo –, retira ses sandales et se dirigea vers l'eau, son roman sous le bras.

Des vaguelettes allaient et venaient, jamais tout à fait avec la même amplitude : les plus longues léchaient les talons de Julia ; les plus courtes se retiraient assez loin pour laisser entrevoir, au fond de l'eau, une infinité de cailloux et de coquillages concassés. À perte de vue, le sable était couvert de milliers de traces de goélands accumulées depuis la dernière marée. Difficile de déterminer avec précision combien de volatiles avaient dessiné ce dédale. Ce pouvait être l'œuvre d'un seul et unique goéland terriblement obstiné, ou de toute une bande qui se serait brièvement arrêtée là. Dans l'intervalle entre l'eau et les traces de goélands, les vagues avait tout effacé, ne laissant qu'une surface plane comme un miroir.

Julia avait replié les bras sous sa nuque et le roman reposait sur son visage, comme le toit d'une petite pagode.

Fatou s'assit à côté d'elle et regarda les vagues nettoyer la plage, un centimètre après l'autre. Rien d'autre ne bougeait : ni les nuages ni la péninsule de Forillon ni Julia, toujours étendue dans le sable, à l'abri sous son bouquin.

Fatou plissa les yeux pour se protéger du soleil, puis les ferma tout à fait pour mieux écouter le ressac.

— As-tu déjà remarqué que la mer fait le même bruit qu'une vieille télévision ?

Aucune réaction. Fatou souleva doucement un coin du roman. Julia dormait comme une gamine, le visage traversé d'un mince sourire.



## DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER  
Nikolski

Clint HUTZULAK  
Point mort

Tom GILLING  
Miles et Isabel ou  
La belle envolée

Serge LAMOTHE  
Le Procès de Kafka et  
Le Prince de Miguasha  
(théâtre)

Thomas WHARTON  
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS  
Catéchèse

Paul QUARRINGTON  
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI  
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN  
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE  
Tarquimpol

C S RICHARDSON  
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE  
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE  
Parfum de poussière

Sébastien CHABOT  
Le chant des mouches

Marina LEWYCKA  
Une brève histoire du tracteur  
en Ukraine

Thomas WHARTON  
Logogryphe

Howard MCCORD  
L'homme qui marchait sur la  
Lune

Dominique FORTIER  
Du bon usage des étoiles

Alissa YORK  
Effigie

Max FÉRANDON  
Monsieur Ho

Alexandre BOURBAKI  
Grande plaine IV

Lori LANSENS  
Les Filles

Nicolas DICKNER  
Tarmac

Toni JORDAN  
Addition

Rawi HAGE  
Le cafard

Martine DESJARDINS  
Maleficcium

Anne MICHAELS

Le tombeau d'hiver

Dominique FORTIER

Les larmes de saint Laurent

Marina LEWYCKA

Deux caravanes

Sarah WATERS

L'Indésirable

Hélène VACHON

Attraction terrestre

Steven GALLOWAY

Le soldat de verre

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Christine EDDIE

Parapluis

Marina LEWYCKA

Des adhésifs dans le monde moderne

Lori LANSSENS

Un si joli visage

Karoline GEORGES

Sous béton

Annabel LYON

Le juste milieu

Dominique FORTIER

La porte du ciel

David MITCHELL

Les mille automnes de Jacob de Zoet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Serge LAMOTHE

Les enfants lumière

Isabelle FOREST

Les laboureurs du ciel

Andrew KAUFMAN

Minuscule

## DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI  
Traité de balistique

Martine DESJARDINS  
Maleficium  
L'évocation

Nicolas DICKNER  
Nikolski  
Tarmac

Christine EDDIE  
Les carnets de Douglas  
Parapluies

Dominique FORTIER  
Du bon usage des étoiles  
Les larmes de saint Laurent

Rawi HAGE  
Parfum de poussière

Lori LANSENS  
Les Filles  
Un si joli visage  
La ballade des adieux

Catherine LEROUX  
La marche en forêt

C S RICHARDSON  
La fin de l'alphabet

Thomas WHARTON  
Un jardin de papier

Margaret LAURENCE  
*Le cycle de Manawaka*  
L'ange de pierre  
Une divine plaisanterie  
Ta maison est en feu  
Un oiseau dans la maison  
Les Devins

Composition : Hugues Skene  
Révision linguistique : Caroline Chabot  
Conception graphique : Antoine Tanguay  
et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto  
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1  
Québec (Québec) G1K 3A9  
[www.editionsalto.com](http://www.editionsalto.com)